

DIEU ET L'ÉTAT

Septième partie: «DANS QUEL SENS SOMMES-NOUS RÉELLEMENT DES ANARCHISTES?» (*)

S'en suit-il que je repousse toute autorité? Loin de moi cette pensée. Lorsqu'il s'agit de bottes, j'en réfère à l'autorité des cordonniers; s'il s'agit d'une maison, d'un canal ou d'un chemin de fer, je consulte celle de l'architecte ou de l'ingénieur. Pour telle science spéciale, je m'adresse à tel ou tel savant. Mais je ne me laisse imposer ni le cordonnier, ni l'architecte, ni le savant. Je les accepte librement et avec tout le respect que méritent leur intelligence, leur caractère, leur savoir, en réservant toutefois mon droit incontestable de critique et de contrôle. Je ne me contente pas de consulter une seule autorité spécialiste, j'en consulte plusieurs; je compare leurs opinions, et je choisis celle qui me paraît la plus juste. Mais je ne reconnais point d'autorité infaillible, même dans les questions spéciales; par conséquent, quelque respect que je puisse avoir pour l'humanité et pour la sincérité de tel ou de tel autre individu, je n'ai de foi absolue en personne. Une telle foi serait fatale à ma raison, à ma liberté et au succès même de mes entreprises; elle me transformerait immédiatement en un esclave stupide, en un instrument de la volonté et des intérêts d'autrui.

Si je m'incline devant l'autorité des spécialistes, et si je me déclare prêt à en suivre, dans une certaine mesure et pendant tout le temps que cela me paraît nécessaire, les indications et même la direction, c'est parce que cette autorité ne m'est imposée par personne, ni par les hommes, ni par Dieu. Autrement je les repousserais avec horreur, et j'enverrais au diable leurs conseils, leur direction, et leurs services, certain qu'ils me feraient payer, par la perte de ma liberté et de ma dignité, les bribes de vérité, enveloppées de beaucoup de mensonges, qu'il pourraient me donner.

Je m'incline devant l'autorité des hommes spéciaux, parce qu'elle m'est imposée par ma propre raison. J'ai conscience de ne pouvoir embrasser, dans tous ses détails et ses développements positifs, qu'une très petite partie de la science humaine. La plus grande intelligence ne suffirait pas pour embrasser le tout. D'où résulte, pour la science aussi bien que pour l'industrie, la nécessité de la division et de l'association du travail. Je reçois et je donne, telle est la vie humaine. Chacun est dirigeant et chacun est dirigé à son tour. Donc il n'y a point d'autorité fixe et constante, mais un échange continu d'autorité et de subordination mutuelles, passagères et surtout volontaires.

Cette même raison m'interdit donc de reconnaître une autorité fixe, constante et universelle, parce qu'il n'y a point d'homme universel, d'homme qui soit capable d'appliquer son intelligence dans cette richesse de détails sans laquelle l'application de la science à la vie n'est point possible, à toutes les sciences, à toutes les branches de l'activité sociale. Et, si une telle universalité pouvait jamais se trouver réalisée dans un seul homme, et s'il voulait s'en prévaloir pour nous imposer son autorité, il faudrait chasser cet homme de la société, parce que son autorité réduirait inévitablement tous les autres à l'esclavage et à l'imbécillité. Je ne pense pas que la société doive maltraiter les hommes de génie comme elle l'a fait jusqu'à présent; mais je ne pense pas non plus qu'elle doive trop les engraisser, ni leur accorder surtout des privilèges ou des droits exclusifs quelconques; et cela pour trois raisons: d'abord parce qu'il lui arriverait souvent de prendre un charlatan pour un homme de génie; ensuite parce que, grâce à ce système de privilèges, elle pourrait transformer en un charlatan même un véritable homme de génie, le démoraliser, l'abêtir; et enfin, parce qu'elle se donnerait un maître.

Je me résume. Nous reconnaissons donc l'autorité absolue de la science, parce que la science n'a d'autre objet que la reproduction mentale, réfléchie et aussi systématique que possible, des lois naturelles qui sont inhérentes à la vie matérielle, intellectuelle et morale, tant du monde physique que du monde social, ces deux mondes ne constituant, dans le fait, qu'un seul et même monde naturel. En dehors de cette autorité uniquement légitime, parce qu'elle est rationnelle et conforme à la liberté humaine, nous déclarons toutes les autres autorités mensongères, arbitraires et funestes.

(*) Titre de cette partie choisi par *Anti.mythes*.

Nous reconnaissons l'autorité absolue de la science, mais nous en repoussons l'infailibilité et l'universalité du savant. Dans notre église à nous, - qu'il me soit permis de me servir un moment de cette expression que d'ailleurs je déteste: l'Église et l'État sont mes deux bêtes noires; dans notre Église, comme dans l'Église protestante, nous avons un chef, un Christ invisible, la science; et comme les protestants, plus conséquents même que les protestants, nous ne voulons y souffrir ni pape, ni concile, ni conclaves de cardinaux infailibles, ni évêques, ni même de prêtres. Notre Christ se distingue du Christ protestant en ceci, que ce dernier est un être personnel, le nôtre impersonnel; le Christ chrétien, déjà accompli dans un passé éternel, se présente comme un être parfait, tandis que l'accomplissement et la perfection de notre Christ à nous, la science, sont toujours dans l'avenir: ce qui équivaut à dire qu'ils ne se réaliseront jamais. En ne reconnaissant l'autorité absolue que de la science absolue, nous n'engageons donc aucunement notre liberté.

J'entends, par ce mot science absolue, la science vraiment universelle qui reproduirait idéalement, dans toute son extension et dans tous ses détails infinis, l'univers, le système ou la coordination de toutes les lois naturelles, manifestées par le développement incessant des mondes. Il est évident que cette science, objet sublime de tous les efforts de l'esprit humain, ne se réalisera jamais dans sa plénitude absolue. Notre Christ restera donc éternellement inachevé, ce qui doit rabattre beaucoup l'orgueil de ses représentants patentés parmi nous. Contre ce Dieu le fils, au nom duquel ils prétendraient nous imposer leur autorité insolente et pédantesque, nous en appellerons à Dieu le père, qui est le monde réel, la vie réelle, dont il n'est, lui, que l'expression par trop imparfaite, et dont nous sommes les représentants immédiats, nous, êtres réels, vivant, travaillant combattant, aimant, aspirant, jouissant et souffrant.

En un mot, nous repoussons toute législation, toute autorité et toute influence privilégiée, patentée, officielle et légale, même sortie du suffrage universel, convaincus qu'elle ne pourrait tourner jamais qu'au profit d'une minorité dominante et exploitante, contre les intérêts de l'immense majorité asservie.

Voilà dans quel sens nous sommes réellement des anarchistes.

Michel BAKOUNINE.
